



HAL
open science

Abebe Bikila: Portrait d'un Champion Olympique en Témoin de son Temps

Louis Violette

► **To cite this version:**

Louis Violette. Abebe Bikila: Portrait d'un Champion Olympique en Témoin de son Temps. Sport History Review, 2020, 51 (2), pp.278-299. 10.1123/shr.2019-0043 . hal-03534207

HAL Id: hal-03534207

<https://hal.science/hal-03534207v1>

Submitted on 20 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ABEBE BIKILA :

Portrait d'un champion olympique en témoin de son temps

Louis VIOLETTE

Univ. Rennes 2, Laboratoire VIPS²

Version preprint : Violette L., « Abebe Bikila : portrait d'un champion olympique en témoin de son temps », *Sport History Review* 51/2 (2020) : 278-299 / DOI : doi.org/10.1123/shr.2019-0043

Résumé :

Dans le schème d'une histoire globale, cet article propose d'étudier la vie et la carrière sportive du marathonien Abebe Bikila au regard des transformations socio-culturelles de la décennie 1960. Pour ce faire, l'étude emprunte à un vaste panel de sources secondaires, à la presse d'époque, ainsi qu'aux archives du Comité international olympique. Elle s'articule autour de trois échelles d'analyse : l'individu et son réseau ; les nations et leurs identités ; l'Olympisme et la mondialisation. L'Ethiopien apparaît alors comme le symbole d'un nouvel ordre olympique, porté par la densification des échanges/transferts culturels, l'affirmation d'identités nationales renouvelées et l'internationalisation du CIO. A ce titre, l'histoire d'Abebe Bikila – athlète et témoin de son temps – est aussi celle d'une globalisation culturelle accélérée à l'aube du Second XX^e siècle.

Mots-clés : Abebe Bikila, Olympisme, Transferts culturels, Identités, Globalisation

Abstract :

In the context of a global history, this article proposes to study the life and sports work of the marathon runner Abebe Bikila in the light of the socio-cultural transformations of the 1960s. To do this, the study borrows from a wide range of secondary sources, the period press, as well as the archives of the International Olympic Committee. It is structured around three scales of analysis: the individual and his network; nations and their identities; Olympism and globalization. The Ethiopian then appeared as the symbol of a new Olympic order, driven by the densification of cultural exchanges/transfers, the affirmation of renewed national identities and the internationalisation of the IOC. As such, the history of Abebe Bikila - an athlete and witness of his time - is also that of an accelerated cultural globalization at the dawn of the Second Twentieth Century.

Key-words: Abebe Bikila, Olympism, Cultural transfers, Identities, Globalization

Le double champion olympique Abebe Bikila a-t-il existé ? Son histoire appartient-telle exclusivement à la sphère sportive ? Est-elle un drame éthiopien ; un conte africain ; ou l'allégorie d'un nouveau monde en train d'éclorre ?

L'apparente incongruité de ces questions n'a d'égale que l'ambivalence des commentaires formulés par certains observateurs du sport moderne, jusqu'à plusieurs décennies en aval des Jeux olympiques de Rome (1960) et de Tokyo (1964). En 1965, au terme d'un document audiovisuel consacré au marathonien éthiopien, le reporter français François Chalais est gagné par un lyrisme sceptique :

« Ils sont dix ainsi, ils sont cent, ils sont mille, lancés sur les traces de leur idole. Après quoi courent-ils ? Après quelques secondes volées au temps ? Après une voiture blanche donnée par un empereur ? Ou après une épaulette de lieutenant ? Peut-être après un rêve. Mais il y a des pays où le rêve est la seule chance que l'on ait de devenir une réalité »¹.

Vingt ans plus tard, le directeur du Musée national du sport en France – Jean Durry – partage une analyse plus enthousiaste :

« Il courait [...] Ainsi l'homme aux pieds nus, dédiant sa victoire à son Empereur, le Roi des rois, renversait-il le cours de l'Histoire »².

Dans cette veine, la vie et les exploits sportifs d'Abebe Bikila font l'objet d'un intérêt remarqué sur la scène culturelle internationale au croisement des XX^e et XXI^e siècles. Paul Rambali consacre un roman au drame qui bouleverse ses dernières années³, thème également cher au film de Davey Frankel et Rasselas Lakew (*biopic*, fiction)⁴. Sylvain Coher propose quant à lui de s'immiscer dans la psyché du vainqueur de Rome⁵. En parallèle, le journaliste Tim Judath livre une enquête plus conforme et réaliste⁶, qu'il convient néanmoins de recouper avec l'exercice biographique réalisé par la fille du coureur éthiopien – Tsige Abebe – sous le patronage du CIO⁷. De fait, face à la centralité du marathon dans l'héritage sportif revendiqué par le Mouvement olympique et aux destins extraordinaires de ses maîtres⁸, il convient de prendre garde aux mécanismes qui agencent les symboles culturels et les mythes modernes⁹. Ainsi, c'est prémuni des écueils ayant trait aux

représentations émotionnelles, médiatiques et mémorielles¹⁰, que cette contribution propose d'investiguer l'histoire et l'héritage de l'athlète Abebe Bikila, premier africain subsaharien champion olympique. Pour ce faire, elle convoque un large éventail de sources universitaires, croisées aux apports d'archives de presse (*L'Equipe, Sport Illustrated, New York Times, Ebony, etc.*) ainsi qu'aux enseignements des fonds d'archives du Comité international olympique (CIO)¹¹.

Parfois présenté comme un « miroir de la société »¹², le sport est tout au moins un laboratoire et un observatoire de celle-ci¹³. A ce titre, l'histoire du sport participe à éclairer les évolutions civilisationnelles de la période contemporaine. Son caractère sectoriel lui confère en outre une valeur non négligeable dans la sphère de l'histoire culturelle : par son objet déterminé, elle se montre prompte à travailler sur le temps plutôt que sur le passé¹⁴. Ici, ce temps est principalement celui des années 1960, intense période de mutations internationales et socle d'une lecture héroïsée des exploits sportifs¹⁵. Sous le regard de l'historien, évènements antérieurs et conséquences postérieures forgent toutefois un contexte primordial : l'Histoire n'est pas figée et doit se lire en dehors de toute chronologie trop linéaire¹⁶. Dans la perspective qui est la nôtre, elle doit également éviter de se restreindre à une dimension trop parcellaire (communautaire, institutionnelle, spatiale, etc.), tant le mythe de l'apolitisme sportif a vécu¹⁷. C'est pourquoi le choix d'une histoire globale semble pertinent¹⁸. Elle désigne à la fois un décloisonnement du regard centré sur l'Occident¹⁹ et « un processus d'intégration mondiale, économique et/ou culturelle »²⁰. Elle propose de périodiser et d'historiciser un temps de la mondialisation en prenant garde aux phénomènes de circulations, de connexions ; de continuités, de ruptures ; d'acculturation et de métissages culturels. Elle s'articule, enfin, autour d'une réflexion sur les variations d'échelles²¹. Ainsi, à l'échelle micro-historique, sera-t-il possible de contribuer à une histoire des acteurs du monde sportif²² à travers l'exemple d'Abebe Bikila et de son réseau. Ainsi, à une échelle intermédiaire – méso-historique –, sera-t-il envisageable de rendre compte des multiples facettes d'un temps sportif polysémique, de Rome à Tokyo sans oublier Addis-Abeba. Ainsi, dans un cadre macro-historique, sera-t-il imaginable d'interroger les

évolutions socio-culturelles qui semblent dessiner un nouveau monde olympique, à prétention planétaire.

LE HEROS ET SON MENTOR

Dans la sphère sportive, la figure héroïque porte en soi une ambiguïté toute subjective : elle tente de dire quelque chose de rationnel à propos de quelqu'un d'exceptionnel ; elle acte la présence du sensationnel dans le cadre d'un univers codifié²³. Toutefois, en ce qu'il fascine et façonne sa propre contemporanéité, le héros est à la fois « produit et agent du processus historique »²⁴. Le cas du marathonien éthiopien Abebe Bikila est à cet égard symptomatique, à la fois compte tenu des méandres de sa vie et de la trajectoire de son destin olympique²⁵. Il s'agit cependant pour les sciences humaines et sociales de comprendre les phénomènes ayant conduit à l'irruption du prodigieux dans l'ordinaire, puis de l'historique dans le passé. C'est pourquoi il convient également de mesurer le rôle et l'impact du mentor – entraîneur et *manager* – d'Abebe Bikila, le Suédois Onni Niskanen. Dans cette perspective, nous considérerons l'hypothèse de transferts culturels ayant participé à l'ascension sportive du champion. Ici, la notion de transfert renvoie à l'analyse de la manière dont les cultures occidentales importent des pratiques et des valeurs, et prend en compte à la fois la circulation, la transformation et l'assimilation de leurs sens dans une nouvelle aire²⁶.

Abebe Bikila : présentation biographique et œuvre sportive

Abebe Bikila est né à Jato (Ethiopie) le 7 août 1932. Au cœur du district montagneux de Debre Berhan, son enfance est bouleversée par la Seconde guerre Italo-éthiopienne débutée le 2 octobre 1935 : sa mère divorcée, Wudinesh Beneberu, fuit les exactions fascistes en 1936 et s'installe jusqu'en 1941 à Gorro, puis à Jirru²⁷. Abebe Bikila partage alors son temps entre une éducation religieuse chrétienne, voulue par son beau-père, et les responsabilités d'enfant-berger qu'il endosse. A 17 ans, il quitte sa région natale pour la capitale Addis-Abeba et s'engage en 1950 dans le 5^e régiment d'infanterie de la Garde impériale²⁸. C'est au sein de l'institution militaire qu'il pratique la

course à pied. Dès 1956, il brille aux Championnats nationaux des forces armées, succédant au plus réputé des athlètes éthiopiens, Wami Biratu, sans toutefois participer aux Jeux olympiques de Melbourne²⁹. En 1959, Abebe Bikila rencontre le Suédois – d’origine finlandaise – Onni Niskanen, alors directeur des athlètes attaché au ministère de l’Education éthiopien, et s’entraîne désormais sur le complexe sportif de Debre Zeit – à cinquante kilomètres d’Addis-Abeba.

L’année 1960 consacre Abebe Bikila en tant qu’homme et en tant qu’athlète. D’une part, il se marie le 16 mars à une jeune femme nommée Yewebdar Welde-Giorghis, laquelle lui est vraisemblablement promise depuis 1954³⁰. D’autre part, il participe aux Jeux olympiques de Rome. Il est engagé sur la distance du marathon, disputée le 10 septembre. Le 12 septembre, le quotidien sportif français *L’Equipe* titre à sa une : « L’Afrique bouge : sensationnelle victoire d’un éthiopien inconnu, Abebe Bikila, dans le marathon »³¹. Le soldat impérial, dont le temps d’engagement (2h21’23’’) avait été quelque peu ignoré par les observateurs³², devient le premier *Africain Noir* champion olympique. Pour ce faire, il a dû triompher du Marocain Ben Abdesselem Rhadi (2^e), grandissime favori de l’épreuve avec le recordman du monde Russe Sergeï Popov (5^e)³³. A sa course remarquable (2h15’16’’), viennent s’ajouter deux éléments propres à « l’ironie du sport »³⁴ et à la légende : Abebe Bikila a pris le départ pieds nus et a bâti son succès à l’orée de l’obélisque d’Axoum, prise de guerre mussolinienne sur les terres éthiopiennes. A son retour en Ethiopie, le marathonien reçoit les honneurs populaires ; il est également reçu, décoré et promu par l’empereur Haïlé Selassié I^{er} ³⁵. L’euphorie ne dure toutefois qu’un temps : probablement malgré lui³⁶, il est impliqué dans une tentative de putsch menée par le général Mengistu Neway en décembre 1960³⁷, et passe plusieurs mois à l’ombre d’un cachot avant d’être gracié.

Revenu aux affaires athlétiques, Abebe Bikila s’engage sur quelques autres marathons jusqu’en 1964³⁸, alors que se profilent les Jeux olympiques de Tokyo. Bien qu’opéré de l’appendicite six semaines auparavant, l’Ethiopien triomphe dans la capitale japonaise le 21 octobre³⁹. Nanti d’un nouveau record du monde (2h12’11’’) et – cette fois – muni de chaussures *Tiger*⁴⁰, le « marathonien vivant »⁴¹ entame après-course une série d’étirements et d’assouplissements sous les yeux médusés

des observateurs, dont nombre s'accordent à dire qu'il est « le premier grand ambassadeur du sport africain »⁴². Toujours est-il le premier à conserver son titre olympique sur la distance du marathon. Dans la foulée, Hailé Sélassié I^{er} lui remet une bague précieuse, ainsi qu'une promotion au grade de lieutenant ; il rencontre la Princesse héritière – actuelle Impératrice consort du Japon – Michiko Shōda et le prince Hitachi ; et la liesse de toute une nation l'attend de nouveau à Addis-Abeba⁴³. Pourtant, à 32 ans, la carrière d'Abebe Bikila est à un tournant. Certes, sa domination reste totale jusqu'au marathon de Séoul, le 30 octobre 1966. Mais le champion connaît la rançon de la gloire : elle passe, selon le journaliste Tim Judah, par un éloignement d'avec Onni Niskanen, une certaine légèreté de mœurs et un penchant pour l'alcool⁴⁴. C'est toutefois une fracture du péroné contractée en juillet 1967, en marge du marathon de Zarautz (Espagne), qui l'oblige à se présenter aux Jeux olympiques de Mexico diminué. Pour son ultime marathon⁴⁵, il abandonne aux abords du 17^{ème} kilomètre, et laisse le titre à son compatriote et partenaire d'entraînement Mamo Wolde.

La vie d'Abebe Bikila prend un virage tragique le 23 mars 1969. Prisonnier de sa propre voiture accidentée, l'athlète agonise durant plusieurs heures – la colonne vertébrale endommagée (6^{ème} et 7^{ème} vertèbres rompues) – avant d'être secouru. Suite à la visite du *Ras* Tafari Makonen (Hailé Sélassié I^{er}), il est transféré à l'hôpital spécialisé de Stoke Mandeville (Angleterre)⁴⁶. Malgré sept mois de rééducation, Abebe Bikila perd l'usage de ses jambes. Il participe néanmoins à quelques compétitions handisports (tir à l'arc, course en fauteuil, etc.) à partir de 1971, et reçoit l'ovation du public aux Jeux olympiques de Munich (1972) – où il est invité. Affaibli, Abebe Bikila décède le 25 octobre 1973 des suites d'une hémorragie cérébrale. Deux jours plus tard, le quotidien national *Ethiopian Herald* fait paraître un poème en son honneur⁴⁷. Plusieurs dizaines de milliers de personnes l'accompagnent enfin jusque sa dernière demeure, le cimetière de l'église Saint-Joseph d'Addis-Abeba, où l'empereur lui rend hommage.

Onni Niskanen et l'hypothèse des transferts culturels à l'échelle interindividuelle

Envahie au mépris de la Société des Nations par le régime fasciste de Benito Mussolini en 1935⁴⁸, libérée en 1941 par les contingents britanniques, l'Éthiopie – bien qu'indépendante – n'est pas hermétique aux influences occidentales. A partir de 1946, les Suédois remplacent les Britanniques en soutien de l'administration locale : outre la direction des académies militaires (Forces Aériennes, Garde Impériale, Police, etc.), ils sont présents – au titre de conseillers – dans tous les domaines du gouvernement éthiopien⁴⁹. Parmi eux, Onni Herman Niskanen, né finlandais le 30 août 1910 et ancien coureur de demi-fond affilié au sport ouvrier suédois⁵⁰, intègre la Garde impériale de l'empereur comme instructeur sportif. En 1947, il se voit confier par Haïlé Selassié I^{er} la tâche de développer une éducation physique dans le système éducatif civil éthiopien, au sein du ministère de l'Éducation⁵¹. En parallèle, il devient en 1956 secrétaire général de la Croix Rouge à Addis-Abeba⁵². Présent en tant qu'observateur mandaté par le régime éthiopien aux Jeux olympiques de Londres (1948) et accrédité par le journal *Ethiopian Herald* à ceux d'Helsinki (1952), Onni Niskanen commence à entraîner des athlètes éthiopiens, dont Abebe Bikila, dans la perspective des Jeux olympiques de Rome. La progression significative de ce dernier, dans l'intervalle de ses deux premiers marathons disputés en juin 1959 (2h39'50'') et août 1960 (2h23'00)⁵³, démontre l'efficacité des méthodes employées par le Suédois.

Quelles sont-elles, ces méthodes ? Le croisement de certaines sources nous permet d'en déduire les grandes lignes. Onni Niskanen préconise une approche pluridisciplinaire du sport (tennis, basketball, football, etc.) dans le but de faire progresser la coordination générale de l'athlète, en complément de séances foncières aussi régulières que variées. En guise d'exemple, Tsige Abebe livre les secrets du programme hebdomadaire de son père à la fin de l'année 1961 :

	MATIN	APRES-MIDI
LUNDI	30 km en campagne	
MARDI	10 km sur piste – vitesse mesurée	15 km sur route pavée – vitesse mesurée
MERCREDI	Gymnastique et relais sur terrain vallonné	15 km sur route pavée – vitesse rapide
JEUDI	Relais et courses fractionnées sur piste	10 KM sur route pavée – vitesse mesurée
VENDREDI	50 km en campagne – vitesse rapide puis mesurée	
SAMEDI	Semi-marathon en situation de compétition	
DIMANCHE	Repos	

Tableau 1 – Programme d’entraînement intensif hebdomadaire d’Abebe Bikila, 1961. Source : Tsige Abebe, *Triumph and Tragedy* (Addis-Abeba: CIO, 1996), 51-52.

Ce programme exigeant est-il tenable en permanence ? Certes non, d’autant que l’athlète – chrétien Copte d’Ethiopie – s’impose de jeûner jusqu’à 175 jours par an, à l’exception des périodes intensives où il s’accorde un plat de légumes⁵⁴. A cet égard, Onni Niskanen développe une fine connaissance liée aux modalités du recrutement énergétique et à l’assimilation du glucose chez son protégé⁵⁵. La dimension psychologique de la préparation athlétique est en outre loin d’être négligée par le Suédois⁵⁶. La récupération d’Abebe Bikila repose quant à elle sur des séances de sauna, de bains froids et d’assouplissements gymnastiques, proches de la méthode suédoise originellement promue par Pehr Henrik Ling au XIX^e siècle. C’est d’ailleurs par ce type d’exercices qu’il clôt sa démonstration à Tokyo, en 1964⁵⁷.

Bien que partiels, ces éléments nous amènent à formuler l'hypothèse de transferts culturels⁵⁸ sportifs ayant participé à l'éclosion du champion éthiopien, par le truchement des apports de son entraîneur. Principalement perceptible à l'échelle macro-historique – nous y reviendrons – cette notion apparaît également pertinente à l'échelle interindividuelle. Instructeur sportif pour le régime d'infanterie *Svea Livgarde* de Stockholm jusqu'en 1946⁵⁹, Onni Niskanen semble avoir permis à Abebe Bikila de bénéficier de méthodes importées depuis la Scandinavie – et propres à sublimer un avantage méconnu à l'époque, l'entraînement en altitude⁶⁰. De fait, le Suédois est l'ami et partisan du technicien Gösta Olander, son compatriote. Entre les années 1920 et 1940, ce dernier a fait d'un modeste hôtel le centre d'entraînement le plus prisé du gotha mondial de la course à pied, au cœur d'une bourgade reculée – baptisée Volodalen. Il est l'artisan du *Fartlek*, ou « jeu de vitesse » : un entraînement intermittent (courses fractionnées) en pleine nature et sur terrains vallonnés. Cette technique est par ailleurs systématisée et popularisée par l'athlète tchécoslovaque Emile Zatopek au début des années 1950 – et identifiée sous le nom d'*interval training*⁶¹. Onni Niskanen a-t-il utilisé ce modèle de préparation en l'adaptant au milieu environnemental d'Afrique de l'Est ? La fréquence des séances proposées à Abebe Bikila, leur diversité dans l'intensité et les tracés, ainsi que le lien avec la nature semblent en partie l'indiquer. Enfin, sans qu'un lien puisse être ici directement démontré – si ce n'est au regard de l'appétence d'Onni Niskanen pour la science –, on est en droit de se demander si le technicien est au fait des avancées scientifiques proposées par les époux Åstrand au croisement des décennies 1950 et 1960 (VO2Max indirecte)⁶². Toujours est-il que l'Éthiopien bénéficie des apports culturels du Suédois. Et nous invite, à cet égard, à considérer son histoire olympique à une plus vaste échelle.

UN TEMPS SPORTIF POLYSEMIQUE : ADDIS-ABEBA, ROME, TOKYO

Pensées et conçues par Pierre de Coubertin au crépuscule du XIX^e siècle comme la vitrine d'un système éducatif – humaniste et libéral – reposant sur l'émulation interindividuelle des élites occidentales⁶³, les Olympiades sportives ne tardent pas à agréger autour de leurs célébrations des nationalismes exacerbés⁶⁴. Les Jeux de Berlin (1936) n'en sont que l'exemple le plus frappant⁶⁵. Quoique moins belliqueux, le Second XX^e siècle olympique ne déroge toutefois pas à l'influence des identités nationales, en fonction de priorités actées par les états. Ainsi, l'Ethiopie souhaite consolider sa reconnaissance internationale à travers le sport⁶⁶ – loin des préceptes coloniaux du rénovateur des Jeux olympiques⁶⁷. En développant sur son sol des institutions pérennes, elle acte définitivement son appartenance au Mouvement olympique. En parallèle, si les éditions de Rome et Tokyo sont marquées par un vœu pieux – solder les scories du passé –, elles affirment des modèles identitaires différenciés : à la volonté italienne de « rebaptiser la République »⁶⁸ répond l'ambition du Japon quant aux enjeux extérieurs liés à son image⁶⁹. Ces discours et représentations passent néanmoins au révélateur du symbole Abebe Bikila.

Le développement du mouvement olympique éthiopien

Hypothétique à l'échelle interindividuelle, le phénomène des transferts culturels sportifs est beaucoup plus étudié dans le cadre des relations entre nations. A ce titre, le pouvoir acculturant du sport est une donnée bien connue des historiens du temps colonial⁷⁰, puis post-colonial – souvent au titre de la mondialisation culturelle⁷¹, nous y reviendrons. Jamais véritablement colonisée, l'Ethiopie n'en demeure pas moins influencée par les normes occidentales au cœur du XX^e siècle. A cet égard, le pays du *Ras Tafari Makonen* s'ouvre aux sports modernes à partir de la décennie 1930, par l'intermédiaire d'une jeunesse nobiliaire et urbaine accoutumée au modèle occidental et des délégations étrangères présentes à Addis-Abeba⁷². Il faut toutefois attendre l'occupation italienne pour que le sport pénètre la scène publique, notamment à travers le football. En témoignent les créations de l'Association éthiopienne du sport scolaire puis de la Fédération nationale des sports,

respectivement en 1938 et 1940⁷³. L'athlétisme ne se développe toutefois dans le pays qu'après cet épisode guerrier, sous l'impulsion des conseillers militaires d'autres nations (belges, suédois, britanniques, américains, etc.). Car c'est bien sous la gouverne de l'Armée que se développe l'offre sportive : outre des services comme l'alphabétisation ou les soins médicaux, elle investit les sports comme partie intégrante de la préparation militaire obligatoire⁷⁴. En parallèle, sous couvert de mission éducative, les œuvres caritatives d'obédience nord-américaines – au premier rang desquels l'influente *Young Men's Christian Association* – proposent des pratiques physiques civiles à partir des années 1950⁷⁵.

Dans ce contexte naissent la Fédération éthiopienne de football (1951) et surtout la Fédération éthiopienne d'athlétisme, affiliée à l'Association internationale des fédérations d'athlétisme à partir de 1950⁷⁶. Ces premières entités sont regroupées au sein de la Confédération nationale éthiopienne du sport (CNES), dont les statuts sont validés par décret impérial et publiés au journal officiel de l'Etat éthiopien le 31 octobre 1948⁷⁷. L'ambition de la CNES est alors d'obtenir son affiliation au CIO. Edward Virvillis, membre Grec de l'institution éthiopienne, s'en ouvre à Lydia Zanchi, secrétaire du CIO, dès mars 1949⁷⁸. Eu égard aux règles de la gouvernance olympique (cinq fédérations nationales reconnues à l'international, création d'un comité national olympique (CNO), etc.)⁷⁹, il faut toutefois attendre décembre 1953 pour qu'une demande d'adhésion officielle soit formulée. Exceptionnellement, la CNES prend fonction de CNO⁸⁰. En accord avec les délibérations de la Commission exécutive réunie à Athènes, le chancelier du CIO – Otto Mayer – informe la CNES de sa reconnaissance olympique en mai 1954⁸¹. C'est ainsi qu'une délégation éthiopienne participe pour la première fois aux Jeux olympiques à Melbourne (1956). Ces pionniers formalisent en fait un souhait bien plus ancien : suite à la présence de l'empereur Haïlé Selassié I^{er} à la cérémonie d'ouverture des Jeux de la VII^e Olympiade à Paris (1924)⁸², une première approche avait eu lieu en 1925 par l'intermédiaire du ministère des Affaires étrangères belge⁸³. Une sollicitation déclinée par le président du CIO Henry de Baillet-Latour, préférant orienter les efforts éthiopiens vers les Jeux

africains d'Alexandrie prévus en 1927⁸⁴ – mais non disputés. Dans ce schème, les victoires à venir du marathonien Abebe Bikila exacerbent le sentiment national lié au sport⁸⁵.

Malgré ces avancées décisives, la structuration olympique pérenne de la CNES n'intervient qu'au début de la décennie 1960. Edward Virillis sorti, c'est désormais Ydnekatcheou Tessema qui prend en charge le secrétariat général de l'institution⁸⁶. Ce dernier – ancien footballeur du club *Saint-Georges* d'Addis-Abeba et sélectionneur de l'équipe nationale de la discipline – présente un profil de *sportman* sur le modèle britannique et devient le personnage central du sport éthiopien⁸⁷. Parmi d'autres postes honorifiques, il sera membre du Comité exécutif de la FIFA entre 1966 et 1974 ou encore président de la Confédération africaine de football (CAF) de 1972 à 1987. Cependant, à partir de 1960, il œuvre aussi au développement du mouvement olympique éthiopien. Dans une correspondance datée de 1962, il multiplie les échanges avec Otto Mayer : d'une part quant aux timbres-poste édités par le Bureau des Postes éthiopiens à l'occasion de la 3^e Coupe d'Afrique de football (Addis-Abeba, 13-20 janvier 1962) – dont l'un est à l'effigie d'Abebe Bikila⁸⁸ –, d'autre part quant à la propagation de l'esprit olympique et de l'idéal amateuriste en Ethiopie – sujets sur lesquels il souhaite obtenir des brochures et ouvrages⁸⁹. Cette dernière préoccupation est toujours au cœur des discussions en 1967⁹⁰, un an avant la fondation officielle du Comité national olympique éthiopien (CNOE) – dont Ydnekatcheou Tessema prend la présidence⁹¹. Les instances du sport éthiopien sont enfin en adéquation avec les statuts et règlements olympiques, quelques mois avant le troisième titre olympique obtenu par l'Ethiopie. Parrainé par certains membres africains⁹², le président du CNOE est coopté comme membre du CIO en 1971, lors de la 71^{ème} session tenue à Luxembourg⁹³. Ydnekatcheou Tessema intensifie alors ses efforts pour peser sur la conjoncture africaine du sport : il prend par exemple position contre l'invitation de la Rhodésie du Sud aux manifestations olympiques – au motif officiel du non-respect des formalités administratives par cette dernière et à celui, officieux, de sa politique d'*apartheid*⁹⁴. Grâce à la structuration d'institutions nationales pérennes, l'Ethiopie entre ainsi dans le jeu international du sport.

Les paradigmes identitaires des Jeux olympiques 1960 et 1964

Quelques deux décennies après avoir échoué à confisquer les Jeux olympiques au profit des forces totalitaires de l'Axe⁹⁵, les capitales italienne et japonaise accueillent successivement la manifestation olympique d'été – avec des motivations différentes. Rome a été choisie le 15 juin 1955 tandis que Tokyo a vu sa candidature validée le 26 mai 1959, respectivement lors des 50^{ème} et 55^{ème} sessions du CIO. Dans les deux cas, l'ambition est certes de rompre avec les représentations nées d'un passé récent et délicat, par l'emploi du *soft power*⁹⁶ sportif. Pourtant, les enjeux sont autant intérieurs que diplomatiques : outre l'aspect touristique⁹⁷, les problématiques urbanistiques et mémorielles du sport servent la conceptualisation de nouveaux espaces pour les représentations nationales⁹⁸. Elles ne s'inscrivent toutefois pas dans le même registre en Italie et au Japon. En promettant par la voix du président du Comité olympique national italien (CONI) – Giulio Onesti – un évènement sportif séparé du Politique⁹⁹, les organisateurs italiens s'attachent à rendre palpable la respectabilité de la République restaurée – quoique que démocratiquement instable¹⁰⁰. En s'ouvrant à la communauté et aux échanges culturels internationaux, le Japon acte quant à lui sa jeune dimension pacifique et économique¹⁰¹. La symbolique née des exploits d'Abebe Bikila est en adéquation avec ces deux paradigmes identitaires.

Parfois présentée comme les Jeux les moins politisés de l'histoire¹⁰², la manifestation romaine n'en est pas moins porteuse d'enjeux politiques nationaux. Dans un pays où l'élan sportif a naguère été hissé au rang d'impératif par le *Duce*¹⁰³ et où les divisions idéologiques participent assidument de tensions entre l'Eglise catholique, la Démocratie chrétienne et le Communisme¹⁰⁴, l'identité promue par les organisateurs de l'évènement olympique – entre classicisme antique et urbanisme moderniste¹⁰⁵ – reflète le patchwork identitaire sur lequel renaît la République italienne. C'est toutefois autour de la question liée à la mémoire du fascisme¹⁰⁶ que naît la plus vive polémique des Jeux, soit l'utilisation dans deux zones d'aménagements distinctes d'installations érigées sous le régime de Benito Mussolini¹⁰⁷. En effet, la zone sud – dans le quartier de l'Exposition universelle de Rome – se dessine dans une architecture néo-classique caractéristique de l'ordre totalitaire et

symétrique du mythe de la *Troisième Rome*. Quant à la zone nord, elle comprend le site du *Foro Italico*, complexe aménagé dès 1927 sous le nom *Foro Mussolini* pour accueillir l'Académie fasciste d'éducation physique. D'ailleurs, y subsistent en 1960 – sur des mosaïques et piliers – certaines inscriptions caractéristiques à la gloire du *leader* (« *DUX* ») italien¹⁰⁸, ce qui ne manque pas de créer malaises et controverses dans les rangs parlementaires et médiatiques¹⁰⁹. De fait, le *Foro Italico* représente à lui seul l'ambiguïté mémorielle de l'Italie post-fascisme¹¹⁰. C'est dans ce contexte que prend corps la symbolique liée à la victoire du marathonien Abebe Bikila. La presse nationale ne s'y trompe pas : elle évoque tour à tour la conquête inversée de l'Éthiopien sur Rome¹¹¹ et les alliances ambiguës qui maillent l'échiquier politique de la péninsule italienne¹¹². Ainsi, même si elle est un refuge habile pour certains observateurs¹¹³, la coloration antique du parcours – clôt sous l'Arc de Constantin – n'y change rien. Dans un pays en proie au poids politique des néo-fascistes du Mouvement social italien¹¹⁴ et où il faut attendre la loi Gonella (article 294ter) de 1968 pour que soient constitutionnellement sanctionnées les injures publiques en fonction de la race ou de l'appartenance ethnique¹¹⁵, le symbole le plus important des Jeux de la XVII^e Olympiade a été le triomphe d'Abebe Bikila – moins de vingt-cinq ans après la conquête d'Addis-Abeba par les forces du *Duce*¹¹⁶.

Quatre ans plus tard, l'évènement tokyoïte est corrélé à des enjeux nationaux quant à la réhabilitation des symboles traditionnels – au détriment de mémoires liées au récent passé impérialiste¹¹⁷. A dessein, les plans de l'architecture et des espaces olympiques visent à contourner l'héritage ultra-nationaliste¹¹⁸. Toutefois, admis parmi le concert onusien depuis 1956¹¹⁹, le Japon souhaite avant tout consolider ce retour en grâce diplomatique¹²⁰. Dans cette perspective identificatoire, les enjeux extérieurs rejoignent les préoccupations intérieures. Ainsi, au premier jour des Jeux 1964, « la sobre cérémonie d'ouverture invitait les Japonais, les Asiatiques et les spectateurs du monde entier à découvrir la culture discrète d'un Japon pacifique »¹²¹. Point d'orgue de ce moment, le dernier relais de la Flamme olympique est assuré par un jeune athlète, Sakai Yoshinori, né à Hiroshima le 6 août 1945 – funeste jour atomique¹²². Sur un autre registre, l'ancrage télévisuel

de la manifestation sportive marque la volonté d'établir une forme de « diplomatie populaire *via* satellite »¹²³. Après certaines expérimentations à Berlin (1936) et quelques primes diffusions continentales en 1960, l'élan technologique japonais intensifie l'attention mondiale suscitée par les Jeux de Tokyo – accessibles en Europe et en Amérique du Nord. Le journal londonien *The Times* évoque à cet égard des Jeux issus de la science-fiction, à l'image de « la couverture unique du marathon par 70 caméras »¹²⁴. Or, ce fameux marathon – de par l'athlète qu'il couronne – est aussi l'occasion de solder symboliquement les ambiguïtés passées des relations entre l'Ethiopie et le Japon. De fait, suite aux premiers contacts diplomatiques de 1923 – concernant l'admission de l'Ethiopie à la Société des Nations –, les intérêts des deux pays sont liés à partir du traité d'Amitié et de Commerce signé le 15 novembre 1930 et ratifié le 26 août 1932 à Paris¹²⁵. Néanmoins, ses relations bilatérales ne sont semble-t-il pas suffisantes à un soutien politique et matériel lors de l'invasion italienne de 1935-1936 : l'Empire japonais fait part de sa neutralité¹²⁶. Selon les termes d'un pacte tripartite signé le 27 septembre 1940, le Japon rejoint *a contrario* l'Italie fasciste et l'Allemagne nazie au sein des forces de l'Axe. C'est ainsi qu'à Tokyo s'éveille un nouveau temps autour de la figure du marathonien Abebe Bikila : reçu par la famille impériale du Japon et honoré par la Garde d'honneur¹²⁷, il récidive malgré lui l'*Adoua sportive*¹²⁸ qu'il avait infligée aux nostalgiques du *Duce*. Le Japon, quant à lui, a réussi son pari moderniste, la presse internationale soulignant principalement que des millions de téléspectateurs ont assisté à l'exploit de l'Ethiopien¹²⁹.

L'AFRIQUE ET LA MONDIALISATION SPORTIVE : VERS UN NOUVEL ORDRE OLYMPIQUE ?

Sans prétendre dresser un tableau exhaustif des années 1960, il convient à présent de déplacer la focale vers l'échelle macro-historique. Dans cette perspective, deux phénomènes interpellent : le développement du sport africain et l'internationalisation du Mouvement olympique. Selon certains, les premiers Jeux africains de 1965 sont « la date du départ définitif » du sport sur le continent¹³⁰. Pour d'autres, « les promesses africaines » nées à Rome se confirment à Tokyo, par le

truchement de programmes nationaux d'entraînement propres à « canaliser les talents innés de l'Afrique »¹³¹. Toujours est-il que l'émergence olympique des athlètes du continent marque la décennie sur les plans sportif, médiatique et diplomatique. Parallèlement, en exportant les Jeux olympiques en Asie, l'édition 1964 accrédite l'ambition universaliste du CIO¹³². Les Jeux de Mexico (1968) le confirment et installent l'institution comme centre d'une nouvelle diplomatie culturelle et sportive – non plus occidentale mais planétaire¹³³. En ce qu'il participe à l'extension et à l'intensification des échanges culturels – stimulés et régis par des initiatives et des institutions transnationales¹³⁴ – le sport olympique se présente désormais comme un agent de la globalisation¹³⁵.

Regards sur le sport africain

A Rome, l'ironie de l'histoire aura voulu que le premier des marathonien olympiques télévisés coure pieds nus. Image trompeuse cependant, car elle préfigure la montée en puissance des sportifs du continent africain – et plus spécifiquement l'essor des compétiteurs subsahariens. Si à l'aube de ces Jeux le journaliste Marcel Hansenne annonce « une nouvelle éclosion d'athlètes noirs »¹³⁶, loin s'en faut qu'il prédise la future domination des *fondeurs* venus d'Afrique Noire. Au lendemain du titre acquis par Abebe Bikila, son collaborateur Michel Clare ne s'en prive pourtant plus, avançant l'hypothèse d'un nouveau record de l'heure à venir¹³⁷. A ces prophéties formulées dans la presse spécialisée française répondent des réalités chiffrées. D'une part, la croissance – liée aux mouvements d'indépendance – des délégations nationales africaines engagées aux Jeux olympiques d'été durant la décennie 1960 est manifeste : 12 pays sont représentés en 1960, 22 en 1964 et 25 en 1968. D'autre part, l'inflation en nombre des sportifs subsahariens participant à ces évènements l'est tout autant.

PAYS	Melbourne 1956	Rome 1960	Tokyo 1964
Cameroun	-	-	1

Congo	-	-	2
Côte d'Ivoire	-	-	9
Ethiopie	12	10	12
Ghana	-	13	42
Kenya	25	28	40
Libéria	4	4	1
Nigeria	10	12	18
Sénégal	-	-	12
Soudan	-	10	-
Ouganda	3	9	15

Tableau 2 – Décompte des sportifs subsahariens participant aux Jeux olympiques d'été par pays entre 1956 et 1964 – Répertoire non-exhaustif. Sources : *The official report of the organizing committee for the Games of the XVI Olympiad* (Melbourne: The Organizing Committee for the Games of the XVI Olympiad Melbourne, 1958), 728-758; *The Games of the XVII Olympiad Rome, 1960: The Official Report of the Organizing Committee*, vol. 1 (Rome: The Organizing Committee of the Games of the XVII Olympiad, 1963), 159-160; *The Games of the XVIII Olympiad, Tokyo 1964: The Official Report of the Organizing Committee*, vol. 1 (Tokyo: The Organizing Committee for the Games of the XVIII Olympiad, 1966), 535-630.

Enfin, si le Rapport officiel du Comité d'organisation des Jeux de la XIX^e Olympiade à Mexico ne mentionne pas le nombre de sportifs présents par nation¹³⁸, d'autres sources permettent de confirmer l'augmentation en nombre des olympiens issus d'Afrique Noire en 1968¹³⁹ : en témoignent, par exemple, les 18 représentants éthiopiens¹⁴⁰ et les 30 représentants nigériens¹⁴¹. Une participation en hausse, qui en outre est rendue visible par l'obtention plus fréquente de médailles olympiques par ces compétiteurs : 2 médailles en 1960, 4 en 1964, 14 en 1968¹⁴². Si la boxe est une

discipline prolifique – 7 unités parmi ces distinctions –, c’est toutefois l’athlétisme, par le biais de ses épreuves de *fond* et *demi-fond*, qui est le plus gros pourvoyeur de médailles – 10 unités¹⁴³.

A défaut de pouvoir détailler en ces lignes les cas particuliers, notons que l’émergence olympique des sportifs africains s’accompagne d’une première structuration régionale du sport sur le continent. De fait, de nombreux pays du « Tiers-Monde »¹⁴⁴ pensent le sport comme l’un des moyens les plus efficaces afin de soutenir les grandes priorités des états, parmi lesquelles l’édification d’un sentiment national, les politiques éducatives ou encore le développement d’un système de santé publique – et ce malgré de graves problèmes économiques et sociaux (famines, inégalités, guerres civiles, etc.)¹⁴⁵. En outre, face aux enjeux nés de la décolonisation, les nations africaines perçoivent l’affiliation aux institutions sportives internationales comme gage d’une reconnaissance diplomatique¹⁴⁶. A cet égard, le Panafricanisme sportif – comme volonté « d’affirmer une identité africaine à partir d’une collaboration sportive institutionnalisée entre les États, par le biais de structures communes supra-étatiques »¹⁴⁷ – s’exprime en plein autour de la Confédération africaine de football, créée en 1957 et dont la FIFA enregistre officiellement l’adhésion en 1961. L’Egypte, le Soudan et l’Ethiopie en sont membres fondateurs. Dans cette veine, le succès des premiers Jeux africains – reconnus par Avery Brundage en tant que Jeux régionaux en 1964 et tenus en 1965 à Brazzaville – entraîne la création du Conseil supérieur des sports africains (CSSA) en 1966. Ce dernier se donne pour objectifs d’inscrire l’Afrique sportive dans une unité institutionnelle, de contribuer à l’essor des pratiques sur le continent et de veiller au respect des idéaux olympiques. Le CSSA devient également un instrument politique : suite à plusieurs années de pressions diplomatiques, il obtient la révocation du Comité national olympique sud-africain par le CIO en 1970, au motif de son adhésion à la politique ségrégationniste d’*apartheid*¹⁴⁸.

Malgré ces avancées, le sport africain est-il à proprement parler indépendant au cours de la décennie 1960 ? Rien n’est moins sûr, tant la conjoncture liée à la décolonisation est ambivalente. En effet, l’unité et la diplomatie sportive africaine restent pour quelques années encore sous la coupe des pays occidentaux, de leurs modèles capitalistes¹⁴⁹ et impérialistes¹⁵⁰. Adeptes d’un

développement séparé d'avec les populations colonisées, l'Angleterre avait institué dès 1930 les Jeux du Commonwealth. Tout en gardant la main sur les instances dirigeantes nationales, elle permet à ses colonies de rejoindre le Mouvement olympique au milieu des années 1950 – c'est le cas, par exemple, du Kenya. La France, quant à elle, tente de garder son influence en parrainant les Jeux de la Communauté en 1960 (Tananarive), puis les Jeux de l'Amitié en 1961 (Abidjan) et 1963 (Dakar)¹⁵¹. Par ailleurs, par le biais des discussions amorcées en 1961 autour du Comité d'aide internationale olympique soutenu par le Comte de Beaumont¹⁵² – connu à partir de 1971 sous la dénomination « Solidarité olympique » – les jeux d'influences liés à la décolonisation, déjà décennaux, sont rejoints par les tensions de la Guerre Froide. Ainsi, l'URSS et les Etats-Unis entendent-ils, par le noyautage du CIO, étendre leurs réseaux diplomatiques respectifs en Afrique¹⁵³. Une situation encore complexifiée par l'essor de nouvelles forces émergentes (GANEF0) issus du Tiers-Monde, obligeant – selon certains – le CIO à coopter les états africains pour maintenir sa position dominante dans le sport international¹⁵⁴. Toujours est-il qu'au regard de ce contexte, la décennie 1960 du sport africain semble marquée par trois paradigmes de la globalisation olympique : une homogénéisation sur le modèle occidental, un phénomène d'hybridation lié aux caractéristiques régionales, ainsi qu'une tentative de polarisation – ici avortée¹⁵⁵.

L'internationalisation du Mouvement olympique comme agent de la globalisation culturelle

Par le truchement d'une ouverture progressive aux nouveaux pays indépendants d'Afrique et de deux manifestations olympiques d'été loin du giron occidental (Tokyo et Mexico), le CIO acte la volonté d'universaliser son mouvement. Est-ce pour autant le symbole d'une culture sportive globale en expansion, désormais propre à agencer des « communautés imaginées » à l'échelle internationale ? De fait, à travers sa capacité institutionnelle à engendrer des interrelations – règles et normes – au-delà d'unités de temps, d'espaces et d'acteurs, la gouvernance olympique éprouve le concept moderne de *distanciation*¹⁵⁶. Or, sans remettre en cause le fait que la globalisation puisse être pensée comme un processus sur le temps long¹⁵⁷, ce réseau sportif mondial peut être interprété comme l'un des marqueurs d'une homogénéisation culturelle accélérée au XX^e siècle, sous couvert

de progrès et de rationalisation¹⁵⁸. Ceci d'autant plus lorsque des super-puissances étatiques occidentales – telle les Etats-Unis – engagent à travers le champ sportif une manifestation de leur pouvoir – social, culturel et diplomatique¹⁵⁹. Le sport et ses espaces seraient alors l'un de ces « portails sur la globalité »¹⁶⁰ où prennent corps les transferts culturels, au même titre que les universités, les bibliothèques, les ports ou les foires¹⁶¹. Sans être en mesure d'en faire la démonstration pleine et entière en ces lignes, certains éléments ayant trait à l'histoire du marathonien Abebe Bikila abondent en ce sens.

Si l'exploit du 10 septembre 1960 a définitivement fait entrer l'Ethiopie sportive dans l'Olympisme et Abebe Bikila dans l'histoire du sport, celui du 21 octobre 1964 fait basculer l'athlète éthiopien dans une nouvelle dimension médiatique internationale. Quelques mois plus tard, les reporters John Underwood et François Chalais, respectivement pour *Sport Illustrated* et l'Office de radiodiffusion-télévision française, se lancent sur ses traces dans les faubourgs d'Addis-Abeba¹⁶². La teneur de ces contributions est alors axée sur les aspects sportifs et domestiques. Toutefois, dès mars 1966, le magazine généraliste-libéral *Ebony* – fondé à Chicago en 1945 et destiné au marché afro-américain – lui consacre un reportage¹⁶³. Le poids de la mise en scène photographique y est prépondérant : Abebe Bikila apparaît en athlète spécialisé – avec méthodes d'entraînement et suivi médical –, mais aussi en uniforme de la Garde impériale, à cheval, vêtu d'un costume traditionnel, durant un office religieux ou encore à la Conférence économique des Nations Unies pour l'Afrique d'Addis-Abeba. L'Ethiopien n'est plus l'archétype de l'Africain aux pieds nus, mais bien une personnalité dont on vante le modèle auprès des générations à venir. De fait, *Ebony* est aussi une palette d'influence culturelle, pionnière dans l'expression d'une forme de communauté transnationale *afro* et ouverte sur la mondialisation des échanges. En mai 1966, c'est au tour de l'athlète kényan Kipchoge Keino – vainqueur aux Jeux du Commonwealth 1966 (Mile ; 3 miles) et futur champion olympique à Mexico (1500m) – d'être au centre des intérêts du mensuel¹⁶⁴. Dix ans plus tard, le même magazine livre un dossier sur l'athlétisme africain, sous le regard de l'ancien *demi-fondeur* américain Mal Withfield – double champion olympique du 800m (Londres 1948 ; Helsinki

1952) – devenu entraîneur d'athlètes est-africains¹⁶⁵. Signe qu'entre temps, le référent athlétique subsaharien a pris toute sa place dans le schème du sport globalisé. Signe enfin, qu'un décloisonnement des allégeances culturelles est en marche à l'échelle internationale : en témoigne la couverture assidue de l'actualité liée à Abebe Bikila par le prestigieux *New York Times*¹⁶⁶.

Sur un autre registre, ce phénomène de globalisation peut être lu à l'aune de l'extension des périmètres d'action du Mouvement olympique – et notamment du CIO. Bien que la gouvernance olympique n'ait pas encore effectué le virage éco-marketing de la présidence Samaranch, elle se dote dans les années 1960 d'une visibilité nouvelle et d'une administration opérationnelle¹⁶⁷. Par le biais de ses propres commissions, le CIO s'investit de nouvelles missions au nom de son idéal : en témoignent bien-sûr la formation du Comité d'aide internationale olympique en 1961, mais aussi le patronage de l'Académie internationale olympique dont les travaux commencent la même année – douze ans après l'approbation de sa création, lors de la 44^{ème} session du CIO à Rome (1949)¹⁶⁸. Si le bastion de l'amateurisme tombe officiellement en 1981 – désormais inadapté aux enjeux financiers – , le CIO tente de tisser une large toile sociale et culturelle. Naissent par exemple, en 1982, la Commission des athlètes et la Fédération internationale de philatélie olympique en son sein¹⁶⁹. De fait, l'institution réactive l'ambition pédagogique de Pierre de Coubertin et prétend à véhiculer une éducation universelle olympique¹⁷⁰. Dans ce schème, Juan-Antonio Samaranch propose en 1984 de contribuer à l'éducation des enfants d'Abebe Bikila, par l'intermédiaire d'un programme de financement olympique¹⁷¹. Avec le concours de l'Association olympique britannique et de l'Ambassade britannique d'Addis-Abeba, Dawit et Tsige Bikila poursuivent ainsi leurs études supérieures à l'Université de Loughborough (Angleterre)¹⁷² – puis à Eugene (Etats-Unis)¹⁷³. Teferi Bikila bénéficiera de la même attention en 1993, mais à Brighton (Angleterre)¹⁷⁴. Depuis l'époque de leur père, les temps ont changé : le réseau d'influence olympique a crû de manière consubstantielle à la globalisation des échanges culturels.

CONCLUSION

Loin d'être un simple exercice d'échelles autour de la figure du marathonien Abebe Bikila, cette étude démontre que l'histoire des acteurs sportifs se dessine comme un instrument pertinent au service d'une meilleure compréhension des évolutions politiques et culturelles du XX^e siècle. La vie et l'œuvre de l'Ethiopien sont propres à révéler les tensions et mutations (sportives, identitaires, diplomatiques, etc.) qui marquent la décennie 1960, mais aussi à préfigurer les tendances paradigmatiques des décennies suivantes. A ce titre, elles ne peuvent être laissées à l'interprétation exclusive d'un registre historique décentralisé de l'Université (médiatique, mémoriel, etc.), comme ont pu l'être parfois les thématiques coloniale et post-coloniale¹⁷⁵. De fait, en se libérant de la linéarité supposée du passé, en variant les cadres d'analyse et en interrogeant les faits dans leur dimension globale, l'histoire académique travaille sur la fécondité du temps et de ses aspérités.

Puisqu'elle peut/doit être lue au regard des interrelations qui s'y tissent, l'histoire de Bikila dépasse en échelles celle d'Abebe. Signe de la période dans laquelle elle advient, elle n'est cependant ni spécifiquement africaine, ni radicalement universelle. Aux prises avec un entraîneur suédois, Onni Niskanen, l'Ethiopien expérimente durant sa carrière la richesse des transferts culturels sportifs. Elle le mène à deux titres olympiques, alors même que la nation dont il porte les couleurs cherche à pérenniser sa reconnaissance dans le microcosme sportif de l'époque. Toutefois, ses exploits marquent semble-t-il au-delà du domaine athlétique. En effet, ils font écho jusque dans les identités restaurées des ensembles nationaux italien et japonais. Alors que les flux culturels internationaux s'intensifient, ils ouvrent également la voie à des dizaines d'athlètes africains, désormais conviés à la grand-messe du Mouvement olympique. A travers le prisme d'une figure sportive héroïsée, et de manière originale, la présente contribution permet donc d'appréhender – d'historiciser – un temps de la mondialisation. Car au sein d'une décennie 1960 marquée par l'internationalisation du Mouvement olympique et des représentations culturelles, Abebe Bikila est produit et agent du processus historique.

Dans un contexte général marqué, notamment, par la décolonisation, l'essor du Tiers-Monde et la Guerre Froide, le marathonien est un symbole. Il porte dans son sillage les stigmates d'un passé révolu et révèle les contours d'un nouveau cycle mondial, caractérisé par la densification des échanges culturels, le renouvellement des identités nationales, ainsi que l'emprise ascendante de la globalisation sur les normes et styles de vie à l'échelle planétaire. Or, s'il y a ambivalence entre les échanges culturels organisés/institutionnalisés et les supposés transferts informels/instinctifs¹⁷⁶, la globalisation culturelle – promue au prisme de la modernité – est le résultat cumulatif d'un ensemble d'effets élémentaires plutôt qu'isolés, avec ses bénéfices et ses risques¹⁷⁷. De fait, les Jeux olympiques de Rome ont pu être perçus comme l'affirmation d'une reconstruction dynamique de la Grande botte¹⁷⁸ et – de manière métaphorique – comme ayant « changé le monde »¹⁷⁹ ; les Jeux de Tokyo comme la démonstration d'une nouvelle identité pacifique et technologique du Japon à l'international ; l'essor des champions venus d'Afrique comme la preuve d'une unicité, humaine et sportive, par-delà les frontières imaginées. Reste que pour mieux s'offrir à un monde dorénavant connecté, le Mouvement olympique affronte de nouveaux défis – parmi lesquels la financiarisation¹⁸⁰, la corruption¹⁸¹ et le dopage¹⁸².

-
- ¹ François Chalais, « Abebe Bikila », in *Les coulisses de l'exploit* (Paris : Pathé cinéma / ORTF, 19 mai 1965), 11 min 24 sec. Archive Institut national de l'Audiovisuel / ina.fr.
- ² Jean Durry, « Les JO chance de compréhension internationale ou terrain d'affrontement ? », *Relations internationales* 38 (1984) : 213-225, 214.
- ³ Paul Rambali, *Barefoot Runner: The life of marathon champion Abebe Bikila* (Londres : Serpent's Tail, 2006). Suite à un accident de voiture, Abebe Bikila perd l'usage de ses jambes – nous y reviendrons.
- ⁴ Davey Frankel et Rasselas Lakew, *The Athlete* (Addis-Abeba : AV Patchbay / El Atleta / Instinctive Film, 2009), 1h 32 min.
- ⁵ Sylvain Coher, *Vaincre à Rome* (Paris : Actes Sud, 2019).
- ⁶ Tim Judah, *Bikila: Ethiopia's Barefoot Olympian* (Londres : Reportage Press, 2008).
- ⁷ Tsige Abebe, *Triumph and Tragedy* (Addis-Abeba : CIO, 1996).
- ⁸ Bruce Kidd, "The global sporting legacy of the Olympic Movement", *Sport in Society* 16/4 (2013): 491-502; Jal Pardivala, « L'épopée du marathon (1^e partie) », *Revue Olympique* 206 (1984) : 974-980 ; Jal Pardivala, « L'épopée du marathon (2^e partie) », *Revue Olympique* 207 (1985) : 29-34.
- ⁹ Roland Barthes, *Mythologies* (Paris : Editions du Seuil, 1970 [1957]).
- ¹⁰ Michael Krüger, "Historiography, Cultures of Remembrance and Tradition in German Sport", *The International Journal of the History of Sport* 31 (2014) : 1425-1443; Louis Violette, « Vers une histoire de la mémoire sportive en France ? Cadres théoriques et éléments d'analyse », *Modern & Contemporary France* 26/1 (2018): 59-75.
- ¹¹ *Archives historiques du CIO, Centre d'études olympique*, Lausanne. (Archives CEO)
- ¹² Ronald Hubscher, Jean Durry et Bernard Jeu (dir.), *L'histoire en mouvements : le sport dans la société française XIX^e-XX^e siècle* (Paris : Armand Colin, 1992), 12.
- ¹³ Norbert Elias et Eric Dunning, *Quest for Excitement: Sport and Leisure in the Civilizing Process* (Oxford : Blackwell, 1986).
- ¹⁴ Pascal Ory, « La Beauté Du Mort », *EspacesTemps* 38/39 (1988) : 21–24.
- ¹⁵ Michaël Attali et Jean-Marc Lemonnier, « Le champion sportif : une figure totémique de la France des années 1960 », *Sport History Review* 42/2 (2011) : 117-130.
- ¹⁶ Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire* (Paris : Seuil, 2014 [1996]).
- ¹⁷ Jacques Defrance, « La Politique De L'apolitisme. Sur L'autonomisation Du Champ Sportif », *Politix* 50/13 (2000) : 13–27.
- ¹⁸ Roger Chartier, « La conscience de la globalité (commentaire) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 56/1 (2001) : 119-123.
- ¹⁹ Manfred Kossok, « From universal history to global history », in *Conceptualizing Global History*, dir. Bruno Mazlish et Ralph Buultjens (Boulder : Westview Press, 1993), 93-112.
- ²⁰ Caroline Douki et Philippe Minard, « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 54/4bis (2007) : 7-21.

-
- ²¹ Bernard Lepetit, « De l'échelle en histoire », in *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, dir. Jacques Revel (Paris ; Gallimard/Le Seuil, 1996), 71-94 ; Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris : Le Seuil, 2000), 267-292.
- ²² Philippe Liotard, « Une histoire des acteurs sportifs, mais quelle histoire ? », in *L'Histoire du sport, l'histoire des sportifs*, dir. Jean- Michel Delaplace (Paris : L'Harmattan, 1999), 401-411.
- ²³ Alan G. Ingham, Jeremy W. Howell et Richard D. Swetman, "Evaluating Sport "Hero/ines": Contents, Forms, and Social Relations", *Quest* 45 (1993): 197-210.
- ²⁴ Edward H. Carr, *What is history?* (Londres : Penguin, 1961), 55.
- ²⁵ Selon le média américain *Sport Magazine*, Abebe Bikila figure en 1986 parmi les 40 personnalités ayant bouleversé le monde du sport. Voir : « The 40 who changed sport », *Sport Magazine* (numéro spécial), décembre 1986.
- ²⁶ Michel Espagne et Michael Werner, « Présentation », in *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVII^e-XIX^e siècles)*, dir. Michel Espagne et Michael Werner (Paris : Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988), 5-8.
- ²⁷ Abebe, *Triumph*, 2-3.
- ²⁸ Abebe, *Triumph*, 6.
- ²⁹ Élias Abi Chacra, « Le trône du Négus », *Outre-Terre* 8 (2004/3) : 79-94.
- ³⁰ Abebe, *Triumph*, 16-19.
- ³¹ *L'Equipe*, 12 septembre 1960, 1.
- ³² « Les principaux engagés du marathon », *L'Equipe*, 10 septembre 1960, 5 ; Marcel Hansenne, « Le journal des Jeux », *L'Equipe*, 12 septembre 1960, 2.
- ³³ Robert Parienté, « Pendant 30 km, Rhadi tenta vainement de lâcher un Ethiopien inconnu, puis aux portes de Rome Abebe s'envola... », *L'Equipe*, 12 septembre 1960, 4.
- ³⁴ Antoine Blondin, « L'ironie du sport », in *Œuvres*, dir. Antoine Blondin (Paris : Robert Laffont, 1991), 1175-1450.
- ³⁵ Photographies in Abebe, *Triumph*, 43-44.
- ³⁶ Tsige Abebe tente de minimiser le rôle de son père dans ces évènements ; Onni Niskanen insiste sur la passivité de son action : « Ses officiers, les leaders du coup d'Etat, lui ont dit de rentrer chez lui et d'attendre les ordres ». Voir : John Underwood, "The number Two Lion in the land of Sheba", *Sport Illustrated*, 12 avril 1965, 86-102, 92.
- ³⁷ Christopher Clapham, "The Ethiopian Coup d'Etat of December 1960", *The Journal of Modern African Studies* 6/4 (1968): 495-507; Edmond J. Keller, *Revolutionary Ethiopia: From Empire to People's Republic* (Bloomington: Indiana University, 1988), 132-135.
- ³⁸ Il est présent, et vainqueur, à Athènes (Grèce), Osaka (Japon) et Kosice (Slovaquie) en 1961. Il prend la cinquième place au marathon de Boston en 1963.
- ³⁹ Marcel Hansenne, « Abebe Bikila... Comme à Rome, mais à plus de 19 km. 150 de moyenne ! », *L'Equipe*, 22 octobre 1964, 3.

-
- ⁴⁰ Equipementier japonais ancêtre de la marque ASICS.
- ⁴¹ Jacques Goddet, « Le marathonien vivant », *L'Equipe*, 22 octobre 1964, 2.
- ⁴² Maurice Vidal, *L'épopée des Jeux olympiques 1896-1988* (Paris : Miroir Sprint, 1988), 118.
- ⁴³ Photographies in Abebe, *Triumph*, 81; 100-101; 85.
- ⁴⁴ Judah, *Bikila*, 135-136.
- ⁴⁵ Au total, Abebe Bikila se sera engagé dans 15 épreuves officielles entre 1959 et 1968, pour 12 victoires, une 5^e place et deux abandons (Zarautz ; Mexico). Voir : David E. Martin et Roger W. H. Gynn, "Record Repeat for Bikila in Tokyo", in *The Olympic Marathon*, dir. David E. Martin et Roger W. H. Gynn (Champaign, IL : Human Kinetics Publishers, 2000), 241-256, 255.
- ⁴⁶ Abebe, *Triumph*, 116.
- ⁴⁷ Taddele G. Hiwot, "Victory poem for Abebe Bikila", *Ethiopian Herald*, 27 octobre 1973, 2.
- ⁴⁸ Barry Sullivan, « More than meets the eye: the Ethiopian War and the Origins of the Second World War », in *The Origins of the Second World War Reconsidered: A.J.P. Taylor and the Historians*, dir. Gordon Martel (Londres: Routledge, 1999), 178–203.
- ⁴⁹ Benoit Gaudin, « Athlétisme et nationalisme dans l'Éthiopie des années 1920-1960 », *Sciences sociales et sport* 1 (2008) : 49-78.
- ⁵⁰ Benoit Gaudin, « L'Éthiopie sportive pré-marathonienne 1924-1960 », *Aethiopica - International Journal of Ethiopian and Eritrean Studies* 12 (2009) : 83–110.
- ⁵¹ Pia Bergman, "The Swede Who Became an Ethiopian", *Barnen & vi* 3 (1984). Consulté en août 2019 in <http://onniniskanen.se>
- ⁵² A titre posthume, Onni Niskanen recevra le 27 Novembre 1987 la médaille et le diplôme Henri Dunant, plus haute distinction de la Croix-Rouge internationale.
- ⁵³ Martin et Gynn, "Record Repeat", 255.
- ⁵⁴ Underwood, "Number Two Lion", 102.
- ⁵⁵ Raymond Pointu, *Les marathons olympiques* (Paris : Calmann-Lévy, 2003), 107-114.
- ⁵⁶ Pontus Lindberg, "A Man And His Achievements", *Svensk Idrott* (Swedish Sports), 1984. Consulté août 2019 in <http://onniniskanen.se>
- ⁵⁷ Underwood, "Number Two Lion", 89.
- ⁵⁸ Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres* 1 [en ligne] (2103) : DOI : 10.4000/rsl.219.
- ⁵⁹ Bergman, "Swede", 1.
- ⁶⁰ Dick Kasperowski, "Constructing Altitude Training Standards for the 1968 Mexico Olympics: The Impact of Ideals of Equality and Uncertainty", *The International Journal of the History of Sport* 26/9 (2009): 1263-1291.
- ⁶¹ Véronique Billat, « L'apport de la science dans l'entraînement sportif : l'exemple de la course de fond », *Staps* 54 (2001) : 23-43, 35.

-
- ⁶² Irma Åstrand, Per-Olof Astrand, Hohwü E. Christensen, et Rune Hedman, "Intermittent muscular work", *Acta Physiol Scand.* 48 (1960): 448-453; Irma Åstrand, Per-Olof Astrand, Hohwü E. Christensen, et Rune Hedman, "Myohemoglobin as an oxygen-store in man", *Acta Physiol Scand.* 48 (1960): 454-460.
- ⁶³ Patrick Clastres, Nathalie Duval, Fabrice Auger, Nicolas Bancel et Jean-Pierre Rioux, « Pierre De Coubertin - La réforme sociale par l'éducation et le sport », *Les Etudes Sociales* 137 (2003) : 3–150 ; Patrick Clastres, « Inventer une élite : Pierre De Coubertin et la 'Chevalerie sportive' », *Revue française d'histoire des idées politiques* 22/2 (2005) : 51–71.
- ⁶⁴ John Horne et Garry Whannel, *Understanding the Olympics* (Londres : Routledge, 2012).
- ⁶⁵ Jean-Marie Brohm, *1936 Les Jeux Olympiques À Berlin* (Bruxelles: André Versaille, 2008).
- ⁶⁶ Patrick Mignon, « Le sport, facteur de paix ou de guerre à l'époque contemporaine », *Géopolitique* 66 (1999) : 45-50.
- ⁶⁷ Pierre de Coubertin, « Les sports et la colonisation », *Revue Olympique* 73 (1912) : 7–10.
- ⁶⁸ Simon Martin, "Rebranding the Republic: Rome and the 1960 Olympic Games", *European Review of History: Revue européenne d'histoire* 24/1 (2017): 58-79.
- ⁶⁹ Christian Tagsold, "The Tokyo Olympics as a token of renationalization", in *Olympic Japan: Ideals and Realities of (Inter)Nationalism*, dir. Andreas Niehaus et Max Seinsch (Würzburg: Ergon, 2007), 111–29.
- ⁷⁰ James A. Mangan, *The Games Ethic and Imperialism: Aspect of diffusion of an Ideal* (Londres/Portland OR: Frank Cass, 1988).
- ⁷¹ Pierre Singaravélou et Julien Sorez (dir.), *L'empire des sports. Une histoire de la mondialisation culturelle* (Paris : Belin, 2010).
- ⁷² Benoit Gaudin, « L'Éthiopie sportive pré-marathonienne », 83–110.
- ⁷³ Robert Chappell, Ejeta Seifu, "Sport, Culture and Politics in Ethiopia", *Society* 3/1 (2000): 35-47.
- ⁷⁴ Abi Chacra, « Le trône », 79-94.
- ⁷⁵ Katrin Bromber, "Muscularity, Heavy Athletics and Urban Leisure in Ethiopia, 1950s–1970s", *The International Journal of the History of Sport* 30/16 (2013): 1915-1928.
- ⁷⁶ Lettre D.T.P Pain, secrétaire général de l'IAAF, à Otto Mayer, chancelier du CIO, 17 décembre 1953 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁷⁷ Tsahafe Tazaz Wolde Guiorguis, « Notice générale n°111 de 1948 », *Negrati Gazetta*, 31 octobre 1948, 1-7 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁷⁸ Lettre d'Edward Virvillis à Lydia Zanchi, 28 mars 1949 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁷⁹ Lettre d'Otto Mayer, à E. Virvillis, 6 avril 1949 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁸⁰ Lettre de E. Virvillis, secrétaire général du CNSE, au secrétaire général du CIO, 9 décembre 1953 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁸¹ Lettre de O. Mayer à E. Virvillis, 26 mai 1954 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁸² Lettre d'Ydnekatcheou Tessema, membre du CIO, à Monique Berlioux, directrice de l'Information chargé de l'Administration du CIO, 11 janvier 1975 ; Lettre de M. Berlioux à Y. Tessema, 17 janvier 1975 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/002).

-
- ⁸³ Lettre du ministère des Affaires Etrangères belge à Henry de Baillet Latour, 13 juin 1925 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁸⁴ Lettre de H. de Baillet Latour, à E. Vandervelde, Ministre des affaires étrangères (Bruxelles), 30 juin 1925 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/005).
- ⁸⁵ Benoit Gaudin, « Athlétisme et nationalisme », 49-78.
- ⁸⁶ Lettre de Y. Tessema, secrétaire général du CNSE, au secrétariat du CIO, 6 avril 1960 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/001).
- ⁸⁷ Benoit Gaudin, « L’Ethiopie sportive pré-marathonienne », 83–110.
- ⁸⁸ Lettre de O. Mayer au secrétaire général du CNSE, 15 janvier 1962 ; Lettre de Y. Tessema à O. Mayer, 5 février 1962 (*Archives CEO*, Cote D-RM01-ETHIO/002).
- ⁸⁹ Lettre de Y. Tessema à O. Mayer, 9 mars 1962 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/002).
- ⁹⁰ Lettre de Y. Tessema à J. W Westerhoff, secrétaire général du CIO, 13 mars 1967 ; Lettre de J. W Westerhoff à Y. Tessema, 7 avril 1967 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/002).
- ⁹¹ Lettre de Y. Tessema à J.W Westerhoff, 26 juillet 1968 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote D-RM01-ETHIO/001).
- ⁹² Lettre de Dr Abdel Mohamed Halim, membre du CIO (Soudan), à Avery Brundage, président du CIO, 3 juin 1969 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote CIO MBR-TE SSE-CORR).
- ⁹³ Procès-verbal de la 71^{ème} session du CIO (Luxembourg, 15-17 septembre 1971), 11 ; Lettre de M. Berlioux à Y. Tessema, 29 septembre 1971 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote CIO MBR-TE SSE-CORR).
- ⁹⁴ Parmi d’autres : Procès-verbal de la 73^{ème} session du CIO (Munich, 21-24 août 1972), 7-16 ; Lettre de Y. Tessema à M. Berlioux, 2 octobre 1972 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote CIO MBR-TE SSE-CORR).
- ⁹⁵ Sandra Collins, *The 1940 Tokyo Games: The Missing Olympics. Japan, the Asian Olympics and the Olympic Movement* (Londres : Routledge, 2007).
- ⁹⁶ Joseph Nye, *Soft Power: The Means to Success in World Politics* (New York: PublicAffairs, 2004).
- ⁹⁷ Silvana Cassar et Salvo Creaco, “Tourism aspects of the XVII Rome Olympiad”, *Journal of Tourism and Cultural Change* 10/2 (2012): 167-184; Jessamyn R. Abel, “Japan's Sporting Diplomacy: The 1964 Tokyo Olympiad”, *The International History Review* 34/2 (2012): 203-220, 214-216.
- ⁹⁸ John Bale, *Sport, Space and the City* (Londres/New York: Routledge, 1993) ; John Bale, *Landscape of Modern Sport* (Londres/New York: Routledge, 2003).
- ⁹⁹ Simon Martin, *Sport Italia. The Italian Love Affair with Sport* (Londres : Tauris, 2011), 104.
- ¹⁰⁰ Stéphane Mourlane, « Les Jeux olympiques de Rome », in *Le pouvoir des anneaux. Les Jeux olympiques à la lumière de la politique 1896-2004*, dir. Pierre Milza, François Jequier et Philippe Tétart (Paris : Vuibert, 2004), 239-262.
- ¹⁰¹ Paul Droubie, “Phoenix arisen: Japan as peaceful internationalist at the 1964 Tokyo Summer Olympics”, *The International Journal of the History of Sport* 28/16 (2011): 2309-2322.
- ¹⁰² Eric L. Davies, “Rome, 1960: the Games of the XVIIth Olympiad”, in *Historical Dictionary of the Modern Olympic Movement*, dir. John E. Findling et Kimberly Pelle (Westport, CT: Greenwood Publishing, 1996), 128-134.

-
- ¹⁰³ Paul Dietschy, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 55/3 (2008) : 61-84.
- ¹⁰⁴ Certains parlent même de « microcosme de la Guerre Froide » quant à la campagne électorale de 1948. Voir : Nick Carter, *Modern Italy in Historical Perspective* (Londres : Bloomsbury, 2010), 171.
- ¹⁰⁵ Marcello Garroni (dir.), *The Games of the XVII Olympiad Rome, 1960: The Official Report of the Organizing Committee*, vol. 1 (Rome: Organizing Committee of the Games of the XVII Olympiad, 1963), 68. Bibliothèque du CIO, Cote 717(04).
- ¹⁰⁶ Richard J.B. Bosworth et Patrizia Dogliani (dir.), *Italian Fascism. History, Memory and Representations* (New York: Macmillan, 1999).
- ¹⁰⁷ Eva Maria Modrey, "Architecture as a mode of self-representation at the Olympic Games in Rome (1960) and Munich (1972)*", *European Review of History—Revue européenne d'histoire* 15/6 (2008), 691-706.
- ¹⁰⁸ "Mussolini Pillar", *New York Times*, 21 février 1959, 3.
- ¹⁰⁹ Modrey, "Architecture", 698-701.
- ¹¹⁰ Joshua Arthurs, "Fascism as 'heritage' in contemporary Italy", in *Italy Today: The Sick Man of Europe*, dir. Andrea Mammone et Giuseppe A. Veltri (Londres : Routledge, 2010), 116-123.
- ¹¹¹ Alberto Cavallari, « Un abissino dai piedi scalzi ha reincarnato Filippide », *Corriere della Sera*, 11 septembre 1960, 14.
- ¹¹² Anonyme, « Certo che Tambroni non l'avrebbe permesso », *L'Espresso*, 18 septembre 1960, 4. Dans ce dessin de presse, deux fascistes commentent la victoire d'Abebe Bikila : « Tambroni ne l'aurait certainement pas permis ! ». Ce dernier, président du Conseil italien entre mars et juillet 1960, a gouverné avec le soutien des néo-fascistes.
- ¹¹³ Paese Sera, « Sulla Via dei Trionfi. Bikila maratoneta scalzo », *Paese Sera*, 13 septembre 1960, 7 ; C. V., « La maratona vinta dall'etiopico Abebe », *Corriere della Sera*, 11 septembre 1960, 1.
- ¹¹⁴ Mourlane, « Jeux olympiques de Rome », 239-262.
- ¹¹⁵ Roberto Pasella, « La répression des phénomènes d'intolérance raciale en droit pénal italien », *Revue internationale de droit pénal* 73/1-2 (2002) : 215-231.
- ¹¹⁶ Simon Martin, "Bikila's Aria: Rome 1960", in *Sport and the Transformation of Modern Europe: States, Media and Markets 1950–2010*, dir. Alan Tomlinson, Christopher Young et Richard Holt, (Londres : Routledge, 2011), 83–99.
- ¹¹⁷ Tagsold, "The Tokyo Olympics", 111–29; Jilly Traganou, "Tokyo's 1964 Olympic design as a 'realm of [design] memory", *Sport in Society* 14/4 (2011): 466-481.
- ¹¹⁸ Christian Tagsold, "Modernity, space and national representation at the Tokyo Olympics 1964", *Urban History* 37/2 (2010): 289-300.
- ¹¹⁹ Bérénice Jallais, « Le Japon et l'Organisation des Nations Unies : efforts récompensés et espoirs frustrés », *Ebisu - Études Japonaises* 33 (2004) : 209-237.
- ¹²⁰ Sandra Wilson, "Exhibiting a new Japan: the Tokyo Olympics of 1964 and Expo '70 in Osaka", *Historical Research* 85/227 (2012): 159-178.

-
- ¹²¹ Sandra Collins, "Mediated Modernities and Mythologies in the Opening Ceremonies of 1964 Tokyo, 1988 Seoul and 2008 Beijing Olympic Games", *The International Journal of the History of Sport* 29/16 (2012): 2244-2263, 2248.
- ¹²² *The Official Report of the Games of the XVIII Olympiad, Tokyo 1964*, Vol.1 (Tokyo: The Organizing Committee for the Games of the XVIII Olympiad, 1966), 248. Bibliothèque du CIO, Cote 718(04).
- ¹²³ Abel, "Japan's Sporting Diplomacy", 209.
- ¹²⁴ "Sour End to 'Science Fiction' Olympics", *The Times*, 26 octobre 1964, 3.
- ¹²⁵ Hideko Faërber-Ishihara, « Les relations entre l'Éthiopie et le Japon (1923-2002) », in *Les relations entre l'Éthiopie et les nations étrangères. Histoire humaine et diplomatique (des origines à nos jours)*, dir. Lukian Prijac (Berlin : LIT Verlag, 2015), 59-78.
- ¹²⁶ Faërber-Ishihara, « Relations entre l'Éthiopie et le Japon », 59-78.
- ¹²⁷ Photographies in Abebe, *Triumph*, 99-101.
- ¹²⁸ Expression italienne couramment utilisée pour qualifier une désillusion sportive, référence à la défaite des troupes transalpines dans le Nord de l'Éthiopie en 1896, lors de la première campagne italienne contre l'empereur Ménélik II.
- ¹²⁹ Robert Trumbull, "Bikila is Victor in Marathon again", *New York Times*, 22 octobre 1964, 26; "Fastest marathon ever and Abebe didn't tire", *Cagliary Herald*, 22 octobre 1964, 84; "Abebe heißt Bikila", *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 23 octobre 1964, 9.
- ¹³⁰ Jean-Claude Ganga, « L'évolution du sport africain », *Revue Olympique* 119 (1977) : 549-551, 549.
- ¹³¹ Roy Moor, « Promesses africaines à Tokyo », *Revue Olympique* 91 (1965) : 21.
- ¹³² Sandra Collins, "East Asian Olympic desires: identity on the global stage in the 1964 Tokyo, 1988 Seoul and 2008 Beijing games", *The International Journal of the History of Sport* 28/16 (2011): 2240-2260.
- ¹³³ Robert Frank, « Internationalisation du sport et diplomatie sportive », in *Pour l'histoire des relations internationales*, dir. Robert Frank (Paris : PUF, 2012), 387-405.
- ¹³⁴ Gerald R. Gems et Gertrud Pfister, "Sport and globalization: power games and a New World order", *Movement & Sport Sciences* 86/4 (2014): 51-60.
- ¹³⁵ Ulrich Beck, *What is Globalization?* (Cambridge: Polity, 2000). Beck présente la globalisation comme un phénomène poly-factoriel agencé par une modernité fonctionnaliste – dominée par le Capital, les inventions technologiques et la rationalisation des notions de temps et d'espace – et motivé par des jeux ou processus d'influence dans les domaines économique, culturel et politique.
- ¹³⁶ Marcel Hansenne, « Le journal des Jeux », *L'Equipe*, 1 septembre 1960, 2.
- ¹³⁷ Michel Clare, « Abebe Bikila, révélation numéro 1 des Jeux veut s'attaquer au record de l'heure de Zatopek », *L'Equipe*, 12 septembre 1960, 4.
- ¹³⁸ *Mexico 68 Official report of the Summer Olympic Games*, 5 vol. (Mexico: The Organizing Committee of the Games of the XIX^e Olympiad, 1969). Bibliothèque du CIO, Cote 719(04).

-
- ¹³⁹ Jean-Pierre Augustin, « Sport, décolonisation et relations internationales. L'exemple de l'Afrique Noire », in *Sports et relations internationales*, dir. Pierre Arnaud et Alfred Wahl (Metz : Centre de recherche de l'Université de Metz, 1994), 199-209.
- ¹⁴⁰ « L'Éthiopie et l'Olympisme », *Revue olympique* 114 (1977) : 253-258.
- ¹⁴¹ « Le Nigéria et l'Olympisme », *Revue olympique* 159 (1981) : 47-51.
- ¹⁴² Dans ce décompte sont exclus les résultats obtenus par les nations ségrégationnistes, telle que l'Afrique du Sud.
- ¹⁴³ <https://www.olympic.org/fr/resultats-olympiques>. Consulté août 2019.
- ¹⁴⁴ Alfred Sauvy, « Trois monde, une planète », *L'Observateur*, 14 août 1952, 5.
- ¹⁴⁵ Jim Riordan, "State and Sport in Developing Societies", *International review for Sociology of Sport* 21/4 (1986): 287-303; Youcef Fates, *Sport et Tiers-Monde* (Paris: PUF, 1994).
- ¹⁴⁶ Augustin, « Sport, décolonisation », 199-209.
- ¹⁴⁷ Jean-Pierre Augustin, « Éléments géopolitiques du sport africain », *Les Cahiers d'Outre-Mer* 250 (2010) : 175-190, 180.
- ¹⁴⁸ Antoine Bouillon et Robert Archer, *Le sport et l'apartheid* (Paris : L'Albatros, 1981).
- ¹⁴⁹ Henning Eichberg, "Olympic sport - neocolonisation and alternatives", *International Review for the Sociology of Sport* 19 (1984): 98-108.
- ¹⁵⁰ Pascal Charitas, "Imperialisms in the Olympics of the Colonization in the Postcolonization: Africa into the International Olympic Committee, 1910–1965", *The International Journal of the History of Sport* 32/7 (2015): 909-922.
- ¹⁵¹ Lamine Diack, « Le développement du sport africain. Bilan, obstacles et perspectives », *Revue Olympique* XXVI/15 (1997) : 59-63
- ¹⁵² Procès-verbal de la 58^{ème} session du CIO (Athènes, 19-21 juin 1961), 7. Sur le cas français, voir : Pascal Charitas, *L'Afrique au mouvement olympique : enjeux, stratégies et influences de la France dans l'internationalisation du sport africain (1944–1966)* (Thèse de doctorat, Université Paris-Sud 11, 2010).
- ¹⁵³ Buruch Hazan, "Sport as an Instrument of Political Expansion : the Soviet Union in Africa", in *Sport in Africa: Essays in Social History*, dir. William J. Baker and James A. Magnan (New York/Londres: Africana, 1987), 252-253; Pascal Charitas et David-Claude Kemo-Keimbou, "The United States of America and the Francophone African Countries at the International Olympic Committee: Sports Aid, a Barometer of American Imperialism? (1952-1963)", *Journal of Sport History* 40/1 (2013): 69-91.
- ¹⁵⁴ Terry Vaios Gitersos, "The sporting scramble for Africa: GANEFO, the IOC and the 1965 African Games", *Sport in Society* 14/5 (2011): 645-659.
- ¹⁵⁵ George H. Sage, *Globalizing Sport: How Organizations, Corporations, Media and Politics Are Changing Sports* (Boulder, CO: Paradigm, 2010), 14-22.
- ¹⁵⁶ Benedict Anderson, *Imagined communities: Reflections on the origin and spread of nationalism* (Londres : Verso, 1983).

-
- ¹⁵⁷ David B. Abernethy, *The Dynamics of Global Dominance: European Overseas Empires, 1415-1980* (New Haven: Yale University Press, 2000).
- ¹⁵⁸ Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (Paris : Pion, 1964 [1905]).
- ¹⁵⁹ Gems et Pfister, "Sport and globalization", 51-60.
- ¹⁶⁰ Espagne, « Notion de transfert culturel », 7.
- ¹⁶¹ Joyeux-Prunel Béatrice, « Les transferts culturels. Un discours de la méthode », *Hypothèses* 6 (2013) : 149-162.
- ¹⁶² Underwood, "Number Two Lion", 86-102; Chalais, « Abebe Bikila », 11 min 24 sec.
- ¹⁶³ "Ethiopia's modern Pheidippides", *Ebony*, mars 1966, 128-133.
- ¹⁶⁴ Charles E. Brown, "Everyone's kenn on Keno", *Ebony*, mai 1966, 100-108.
- ¹⁶⁵ "They say it's a 'revolution'", *Ebony*, août 1976, 108-114.
- ¹⁶⁶ Theodore Jones, "Ethiopia marathon star here for fair", *New York Times*, 15 avril 1965, 44; Arthur Daley, "Sports of the Times; Up in the air", *New York Times*, 26 octobre 1966, 83; Eric Pace, "Abebe Bikila in Pursuit of 3d Olympic Title", *New York Times*, 5 mars 1967, 205; "Olympic Personalities: Bikila, the Hero of 2 Games, Returns in a Wheelchair", *New York Times*, 2 septembre 1972, 11; "ABEBE BIKILA, 46, TRACK STAR, DIES", *New York Times*, 26 octobre 1973, 28.
- ¹⁶⁷ Patrick Clastres, « Le Comité international olympique : allié ou rival de l'ONU ? », *Outre-Terre* 8/3 (2004) : 27-37.
- ¹⁶⁸ Christina Koulouri et Konstantinos Georgiadis (dir.), *The International Olympic Academy: A History of an Olympic Institution* (Athènes: CIO, 2011 [2007]).
- ¹⁶⁹ Procès-verbal de la réunion de la Commission des athlètes (Rome : CIO, 24 mai 1982) ; Procès-verbal de la réunion de la Fédération internationale de philatélie olympique (Lausanne : CIO, 7 septembre 1982).
- ¹⁷⁰ Roland Naul, *Olympic Education* (Aachen: Meyer und Meyer, 2008).
- ¹⁷¹ John Rodda, « Enfants de champion », *Revue Olympique* 210 (1985) : 228-229.
- ¹⁷² Lettre de Don J. W. Anthony, membre du CIO, à Juan-Antonio Samaranch, président du CIO, 16 novembre 1984 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote F-A04-NOMIN-001).
- ¹⁷³ Lettre de Eric D. Zemper, directeur du *International Institute for sport and human performance* (Eugene, Oregon, Etats-Unis), à J-A. Samaranch, 26 août 1986 ; Lettre de J-A. Samaranch à Robert H. Helmick, président du Comité olympique des Etats-Unis, 5 septembre 1986 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote F-A04-NOMIN-001).
- ¹⁷⁴ Lettre d'Anselmo Lopez, directeur de la Solidarité olympique, à Juliet Hutchinson, membre du *British Council* (Manchester), 9 septembre 1993 (*Archives CEO*, Lausanne, Cote F-A04-NOMIN-001).
- ¹⁷⁵ Nicolas Bancel, « Le maelström colonial : Politique de la mémoire coloniale et rôle de l'histoire universitaire », *Canadian Journal of African Studies/La Revue canadienne des études africaines* 45/1 (2011) : 45-76.
- ¹⁷⁶ Robert Frank, « Culture et relations internationales : les diplomaties culturelles », in *Pour une Histoire des relations internationales*, dir. Robert Frank (Paris : PUF, 2012) : 371-386.
- ¹⁷⁷ Anthony Giddens, *The consequences of modernity* (Stanford, CA: Stanford University Press, 1990).

¹⁷⁸ Franco Carraro, "The Olympic Games that Enchanted the World", *Spaziosport. Trimestrale di Architettura per lo sport* 13/4 (2010): 13–14.

¹⁷⁹ David Maraniss, *Rome 1960: The Olympics that changed the World* (New York: Simon & Schuster, 2008).

¹⁸⁰ Anne Cooper-Chen, *Global entertainment media* (Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum, 2005).

¹⁸¹ Vyv Simson et Andrew Jennings, *The Lords of the Rings: Power, money, and drugs in the modern Olympics*, (Londres: Simon & Schuster, 1992).

¹⁸² Jean-Loup Chappelet, « L'Agence mondiale antidopage, un nouveau régulateur des relations internationales sportives », *Relations internationales* 111 (2002) : 381-401.